

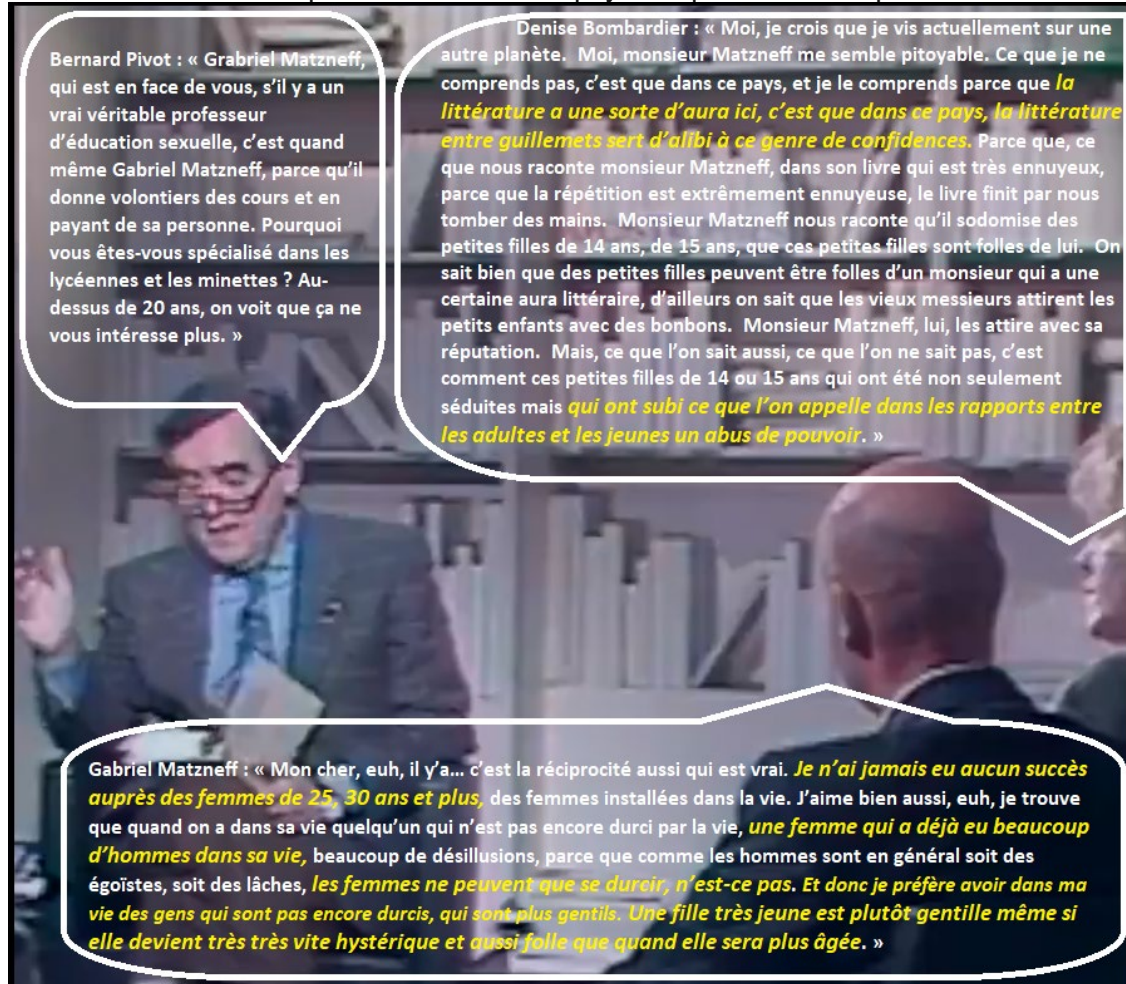
Matzneff : pédophile ET misogyne

Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire XVIII

Made in France

par Damien Taelman®, 8 janvier 2020

A la fin du siècle dernier, l'auteure canadienne Denise Bombardier avait frappé juste en rétorquant au Pivot de la vente télévisuelle que les pratiques pédophiles de Gabriel Matzneff s'apparentaient aux manœuvres d'un vieux monsieur s'attirant les faveurs des enfants avec des bonbons. Les journaux et Internet ont récemment beaucoup réagi à cet entretien sorti des archives de l'INA à l'occasion de la publication du témoignage de Vanessa Springora (*Le Consentement*, Éd. Grasset, 2020) sur sa relation avec G.M. dès ses quatorze ans. Il me semble cependant qu'il faut aussi mettre en parallèle sa misogynie et sa pédophilie, car celle-ci n'est que le renversement psychotique de son mépris des femmes :



Le fond de la pensée de Matzneff sur l'autre sexe est ci-haut exposé : l'adolescente est au seuil de l'hystérie et une fois adulte elle l'a franchi. Effarouché par les femmes sûres d'elles-mêmes, l'ange Gabriel se rabat donc sur des jeunes filles candides qui cela va de soi l'adulent et promptement (se) couchent avant de devenir dingues (à force de se frotter aux mâles ?) au fil des ans. Est-il besoin de rappeler que le terme hystérie vient d'utérus et qu'il était autrefois utilisé pour décrire un comportement érotique morbide ayant des causes soi-disant spécifiquement féminines ? Selon Jack Lacan « *La femme n'existe pas* », et d'après Philippe Sollers : « *Ce sont les hommes qui veulent être des femmes, c'est bien connu...* », alors que pour beaucoup de poètes l'éternel féminin est un mystère — fabulations génito-déliantes, envolées proto-lyriques, pérégrinations ésotériques et autres hurle-berlues, toutes ces formules transsubstantiées, déconstructivistes ou alambiquées ne sont rien d'autre que des os sans moelle ou des taches d'encre sur du papier : un grand arbre au cœur creux ne peut devenir bois d'œuvre (空心大樹不成材) !

Par ailleurs, « l'époque » ne saurait servir d'alibi, comme voudraient nous le faire croire du bout des lèvres certaines âmes délicates. En effet, les us et coutumes du milieu de l'édition doivent aussi être épinglés. N'oublions pas que Sollers a publié six œuvres de Matzneff dans sa collection L'Infini (et une dizaine de ses articles dans sa revue éponyme). Pour reprendre les propos de Bourdieu dans *Sollers tel quel*, par ses choix il ne fait que mettre en pratique son « *anything goes post-moderne* » pour épater la galerie et s'afficher comme un original hors système alors qu'il est l'un des piliers de l'*establishment* littéraire parisien et qu'il bénéficie d'un vaste réseau de commentateurs et de thuriféraires qu'il publie lui-même en échange de dithyrambes à sa gloriole dans divers journaux, magazines et réseaux sociaux.

Sollers et Matzneff considèrent le badinage/libertinage, par la plume ou les actes, mesurés ou à l'excès (Sade, Bataille, etc.), comme l'un des beaux-arts, comme la facette incandescente d'une esthétique rebelle et ils ont pendant des lustres fixé le plafond pour illustrer sans ambiguïté cette conception dans leurs livres (仰屋著書) et ainsi magnifier leur egocrédit libidinal. Ils soutiennent que la liberté littéraire est au-dessus de tout standard éthique, de toute contrainte, de tout ordre politico-social. Pour eux, l'acte créateur prime sur tout et aucune censure ne saurait être tolérée, que ce soit dans la fiction ou dans un journal autobiographique où un cinquantenaire encule des pucelles à l'envi, où donc sont relatés non pas une histoire romancée mais des faits réels. Dans *Un galop d'enfer, Journal 1977-1978* (La Table Ronde /Gallimard, 1985), Matzneff tel un centaure primesautier aux sabots de feu parade, se cabre et hennit dans les vertes prairies du désir : « *Il m'arrive d'avoir jusqu'à quatre gamins – âgés de 8 à 14 ans – dans mon lit en même temps, et de me livrer avec eux aux ébats les plus exquis, tandis qu'à la porte d'autres gosses, impatientes de se joindre à nous ou de prendre la place de leurs camarades, font "toc-toc".* »

Contempler la fraîcheur juvénile et la chanter avec style est une chose, s'adonner à de banals marathons sexuels avec fillettes ou garçonnettes en est une autre. Je crois que le simple bon sens est apte à faire une différence entre les outrances du « libertinage métaphysique » à la sauce Sollers et la violence sexuelle sur mineur(e)s à la Matzneff — cela ne relève pas de la morale mais d'une exigence pratique pour rendre la vie en société sinon harmonieuse du moins tolérable. Or pour les gardiens du temple, la liberté d'expression l'emporte, peu importent les dommages physiques, psychiques ou envers la propriété intellectuelle. Sollers ne publia-t-il pas en 1997 l'*Apologie du plagiat* de J.-L. Henning, confirmant que son art réside en bonne partie dans l'artifice et doit beaucoup à l'industrie du copié/collé/volé olé olé (cf. [ici](#) et [là](#)).



Entre Matzneff et Henning, le seul lien s'appelle Phil, un saltimbanque qui leur a donné une tribune et qui se prétend en outre dissident/transgressif alors qu'il est au centre névralgique de l'éditocratie germanopratinne et se sert de ses fourmillantes relations médiatiques pour s'autopromouvoir tous azimuts. Tous les thèmes, controversés ou non, lui servent à étaler son autolâtrie astronomique et à pavaner à l'infini. Il n'hésite pas non plus à recourir à tous les stratagèmes pour se pousser du col, occuper l'avant-scène et paraître plus qu'il est (voir [ici](#)), allant même jusqu'à pondre sous des noms d'emprunt des articles qu'il publie dans sa propre revue pour exalter avec ferveur sa magnificence mirobolante. Sollers rejoint d'autres obsédés qui ont enfilé un masque pour s'autolouanger, mais cette manie est chez lui à ce point abyssale qu'un lacanien réputé en a lui aussi conclu que son patronyme ne lui est pas tombé du Ciel par hasard.

Sur la quatrième de couverture de *La Prunelle de mes yeux* (1993), Matzneff se fait exégète et nous offre une interprétation en abyme vouée à nous convaincre de la hauteur de ses vues : « *Ce livre aurait pu s'intituler La conversion de Don Juan. On y assiste en effet à la métamorphose d'un homme. On y voit un libertin renoncer à sa vie dissolue, pécheresse, et, grâce à l'amour d'une jeune fille, se transformer en ce qu'il croyait ne plus jamais pouvoir être : un amant fidèle, irréprochable. Comme la jeune fille — une beauté fatale aux yeux bleus et aux cheveux blonds — n'a que quatorze ans, et que nos amants ont à leurs trousses une meute de citoyens vertueux, un délateur anonyme et la Brigade des mineurs, ils doivent pour s'aimer braver bien des périls.* »

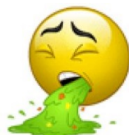
De son côté, Pivot se excuse en se muant en girouette et nous renvoie à une autre époque et donc à d'autres mœurs (du temps des Romains, de Sardanapale ou du Saint Empire ottoman ?) ! Or l'éthique ou la « morale » que de nouveau j'évoque ici est intemporelle, car elle vise à protéger les plus vulnérables et à les préserver des adultes prédateurs et de toutes formes d'abus de pouvoir. Je reprends le passage que Pivot lit avec délices dans *Apostrophes* : « *Forme éblouissante, donc, et mes amours en témoignent. La conquête en trois jours consécutifs de trois inconnues dont deux vierges, Marie-Agnès, Aude et cette Brigitte S. avec qui j'ai fait l'amour de toutes les façons quasi sans interruption.* » (*Mes amours décomposés, Journal 1983-1984*, collection L'Infini, Gallimard, 1990). Impuissant auprès de « femmes installées et durcies », notre coq en pâte soumet ses conquêtes à un *coïtus non interruptus* v(i)ergetigineux et célèbre ses exploits priapiques en grande pompe. Comme le dit un très ancien psy taoïste : grand bruit de tonnerre/petites gouttes de pluie (雷聲大雨點小, plus prosaïquement, grand parleur/petit faiseur).

Pivot dit regretter de ne pas avoir eu jadis, quand sa faconde enchantait les chaumières, « les mots qu'il fallait ». Pourtant, l'ancien ambassadeur de la culture et maître d'œuvre de « Apostrophes » et de « Ouvrez les guillemets » ravissait ses invités quand il exerçait solennellement au ministère de la flagornerie. Seule Bombardier a tapé dans le mille et raillé son effarante mansuétude avec des mots adéquats. Pivot ajoute qu'en tant qu' « *Animateur d'émissions littéraires à la télévision, il m'aurait fallu beaucoup de lucidité et une grande force de caractère pour me soustraire aux dérives d'une liberté dont s'accommodaient tout autant mes confrères de la presse écrite et des radios.* » Indubitablement, ce critique est un trouillard conformiste doublé d'un œnologue déboussolé... ou, pour rester au niveau de Matzneff, maître Pivot sur son bâton de chaise perché manquait de couilles et de discernement.

Quant au guignol Beigbeder, il se devait d'ajouter son grain de sel et confesse la main sur le cœur que l'attribution du prix Renaudot de l'essai à Matzneff pour *Séraphin c'est la fin !* (Éd. La table Ronde, 2013) était un choix « maladroit », mais que le jury dont il faisait partie avait voulu « faire preuve de compassion »... Voilà qui en dit long sur les coulisses des prix littéraires en France ! L'on se souvient que le 3 mars 2002 le cofondateur du « Caca's Club » (Club des Analphabètes Cons mais Attachants, c'est du second voire du troisième degré, bande d'ignares !) avait attiré l'attention sur ses bluettes (et non sur ses burettes puisqu'il garda les jambes croisées) en se mettant à poil pour présenter son émission « Des livres et moi », le moi étant ici le sujet primordial de ce plumitif mondain. Freddy marmonne maintenant un acte de contrition dans lequel il affirme vouloir ménager Matzneff de peur qu'il ne se suicide... Que de compassion envers le troisième âge... et de dédain pour le deuxième ! Il y a deux ans, le 25 janvier 2018 sur France Inter, il déclarait, au sujet des accusations d'agressions sexuelles de Woody Allen sur sa fille adoptive (ou était-ce pour porter secours à Polanski et Weinstein !?), que « nous devons séparer l'art de l'artiste ». Aujourd'hui, le jet-setteur du tout Paris et des zincs branchés feint de se repentir et renonce à une telle manifestation d'indulgence... car de toute évidence il craint une baisse de son chiffre de vente et de son pouvoir d'achat en vodka/caviar et autres gâteries promettant une éphémère transcendance.

Le statut littéraire des Matzneff, Sollers, Beigbeder et autres Moix, est lié à leur habileté à faire parler de soi par n'importe quel moyen, à provoquer le *buzz* ou à « fâcher » au moment propice. Manque de peau, le dernier opuscule de Beigbeder est sorti en librairie le même jour que celui de Springora. Donc, pour contrer son manque de visibilité, il multiplie depuis quelque temps à qui mieux mieux les interventions médiatiques. Dans *Le Parisien* du 2 janvier courant, il verse une larme de crocodile et avoue même se sentir « morveux » : « *Nous tous, dans le milieu littéraire, nous sommes coupables de non-assistance à personnes en danger. Notre faute : ne pas avoir pris au sérieux Gabriel Matzneff. J'ai honte d'avoir longtemps cru qu'il était mythomane, qu'il se glorifiait de faits qu'il n'avait pas commis.* » Voilà les gesticulations d'un représentant de commerce qui cherche désespérément à placer son dernier produit sur le marché culturel dominé par le livre de Springora et par le séducteur Matzneff jadis porté aux nues.

Tous ces dédouanements ne sont que des faux-fuyants et des postures en trompe-l'œil destinés à sauvegarder la notoriété, la carrière et les arrières de ces arrivistes. Leurs *mea culpa* puent la lâcheté et la mauvaise foi à des lieues à la ronde et jusqu'à la Cité Interdite : les bons souliers ne collent pas à de la crotte de chien fétide (好鞋不粘臭狗屎) — pis, ils font fi de la souffrance des ados qui doivent surmonter les traumatismes qu'ils/elles ont subis aux mains de déviants sexuels de tout acabit(e). Et je parie que cet emoji leur vient à la bouche lorsqu'elles/ils lisent les élucubrations de Pivot, Beigbeder & consorts :



Après avoir semoncé Matzneff et dénoncé l'ensemble de la communauté littéraire pour son silence assourdissant sur les pratiques perverses de l'un de leurs pairs, Bombardier fut traitée de « conasse » et de « mal baisée » par le Roi Sollers en chair et en noces. Une insulte machiste et patriarcale typique d'un bobo révolutionnaire de salon à court de mots pour défendre les odes et les prêchi-prêcha qu'il s'était empressé de publier au temps lointain de son zénith ! Pour ne pas être en reste, son obséquieuse affidée Jojo Savigneau veille encore au grain, ou plutôt à l'ivraie, et elle s'est récemment fendue de quelques gazouillis à la Trump qui ne dupent personne sauf son cercle d'insignifiants béni-oui-oui :



Josyane Savigneau @josavigneau · 23 déc.

En réponse à @frlaborde @lemondefr @bernardpivot1

Soutenir Denise Bombardier est la dernière chose qui me viendrait à l'esprit. J'ai toujours détesté ce qu'elle écrit et ce qu'elle dit et je ne change pas d'avis sur Matzneff parce que la chasse aux sorcières a commencé. Et lui sait écrire au moins. Bombardier quelle purge



Il y aurait encore beaucoup à dire sur la godiche [Savigneau](#), la plus infatigable suceuse de furoncles et lécheuse d'hémorroïdes (吮癰舐痔) en douce France depuis que Maître Zhuang forgea cette expression acidulée au IV^e siècle avant notre ère délétère pour ridiculiser tous les opportunistes et courtisans sans honneur ni pudeur du sérail impérial. Ainsi Bombardier serait une nulle parce qu'elle a osé dénoncer un écrivain misogyne, pédophile et pédéraste alors que le tout petit monde des lettres se serrait les coudes, se tapait sur les cuisses, se couchait et fermait les yeux, non pas tant pour saluer la franche parole d'un écrivain monomane osant briser un tabou que pour veiller à l'encensement mutuel de leurs dives écrits tout en se dandinant sous le feu sacré des projecteurs télé afin de polir leur renommée d'intellectuels subversifs ou d'anarchistes m'as-tu vu. Le lecteur attentif aura remarqué que j'ai ajouté « pédéraste » à la liste des affections hystériques de Matzneff, car dans ses écrits il ne nous épargne rien de ses virées vénales avec des Philippins de dix ou onze ans. Ignore-t-on encore que dans plusieurs pays d'Asie du Sud-Est les esclaves sexuels sont recrutés par des réseaux mafieux et camés de gré ou de force par leurs proxénètes ? Matzneff et sa ribambelle de fêtards (dont l'ex-ministre de la "culture" Mitterrand) avides de nous raconter leurs prouesses contribuent à la prolifération de ces cercles vicieux.

Il y a quelques jours sur France Info, Bombardier a poussé sa critique plus loin : **« Il y avait ce silence et cette fascination. Et ça dit quelque chose du milieu littéraire français et parisien. Ces gens-là se renvoient l'ascenseur, se coéditent et justifient en ne se mettant jamais en cause dans leurs actions. »**

Copinage et entre-soi, omerta et absence d'autocritique, l'édition française souffre de son étroitesse d'esprit et de son assujettissement à quelques Rastignac et vieux briscards. Finalement, la savignolesque Jojo a peut-être raison : Bombardier purge net et à fond ! C'est pourquoi la phalange des commentateurs œuvrant au sein de la poignée de journaux, magazines et rancards télévisés qui peuvent faire ou défaire un écrivain ont *de facto* depuis trente ans frappé d'anathème ses livres (très bien écrits, n'en déplaise à l'indécrottable Savigneau). La devise du monde calfeutré de l'éditocratie littéraire *Made in France* est placardée dans toutes les rédactions — sois docile, accepte les règles du jeu et rentre dans le rang. Heureusement, la sphère Internet a privé la critique officielle de son monopole et mis à jour les délits d'initié littéraire (*insider trading*, voir [ici page 6](#)) de tous les escrocs qui pour aviver leur pâle aura se livrent mutuellement au trafic d'influences et passent le plus clair de leur temps à se coéditer, à s'entre'chroniquer et à se pourlécher goulûment.

Je terminerai en soulignant que Denise Bombardier a publié d'autres très vilains livres dignes de l'attention de tous les lecteurs dignes de ce nom : *Lettre aux Français qui se croient le nombril du monde – Qui aime bien châtie bien !* (Albin Michel, 2000). De quoi se faire apprécier par tous les Jim et têtes de Jojotte de l'Hexagone ! Sans parler de *Nos hommes* (Seuil, 1995), *Sans Complaisance* (VLB, 2005) et *Au Risque de Déplaire* (VLB, 2008). Ceci dit et selon mon humble opinion, Cioran est encore plus impitoyable : « *Le cœur du Français ne s'attendrit qu'aux compliments bien tournés. Sa vanité est immense ; au point que la flatter peut même le rendre sentimental...* » (*De la France*, Éditions de L'Herne, 2011, p. 26) Ou encore : « *Car je ne peux imaginer de pays plus dépourvu de moelle que la France* » (*ibid.*, p.88)

Gabriel Matzneff est fier d'être typiquement français et au plus fort de sa gloire a crié sur tous les toits de la Ville Lumière qu'il adorait les enfants de la patrie. Certains pontes ont l'ouïe sensible et exhortent à ne point s'acharner sur cet être cultivé et si fragile. Laissons aux chapelles et écuries de l'édition le temps de se renouveler... et réservons le purgatoire à ce lamentable vieillard, qu'il soit indifférent à ces lignes ou pénitent jusqu'en sa substantifique conscience.